

Le conte des trois diamants de Michel Khleifi

Gilles Marsolais

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24284ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1995). Review of [*Le conte des trois diamants* de Michel Khleifi]. *24 images*, (78-79), 59–59.

dans la création d'un univers à la frontière de l'imaginaire, joliment amorcé d'entrée de jeu par cette façon de panoramiquer sur la fenêtre du wagon qui en arrivera à occuper tout l'espace, *The Neon Bible* vaut surtout pour la présence de Gena Rowlands qui, à la fois forte et vulnérable, avec sa fougue retenue, doit se battre contre l'opinion publique et les préjugés de son entourage immédiat, avant qu'elle ne réussisse à se tirer pour Nashville. La présence de la mère qui a sombré dans la folie et qui représente le côté sombre de ce coin de pays ponctué par les actions du Ku Klux Klan sert de contrepoint efficace à sa présence lumineuse. La chanson émouvante de Stephen Foster, «Hard Times Come Again No More» (Mauvais jours, ne revenez pas), qui accompagne son suicide vient clore admirablement ce récit, avant que David, après un obscur combat avec l'ange, ne prenne le train pour fuir à tout jamais son passé. ■

GILLES MARSOLAIS



LE CONTE DES TROIS DIAMANTS DE MICHEL KHLIFI

Seul de tout le Festival à représenter le monde arabe, ce film du Palestinien Michel Khleifi est un subtil plaidoyer pour la paix. Avec un courage tranquille, il frappe d'imbécillité le simple fait de porter un fusil, et partant tout ce qui représente la force brutale dont il dénonce a contrario la monstruosité. Filmé dans la bande de Gaza, tenant à la fois du rêve éveillé et du documentaire, ce *Conte des trois diamants*, aux prolongements métaphoriques, s'intéresse à l'imaginaire d'un enfant de l'Intifada qui tente ainsi d'échapper à la réalité insupportable de son camp de réfugiés soumis à un apartheid et à la terreur israélienne. (Le film a été tourné sous le couvre-feu, peu de temps avant que l'armée israélienne ne se retire partiellement du territoire de Gaza, tout en continuant à le boucler.) Il y a une lutte constante entre «la réalité» du conte et le «rêve éveillé» que représente cette occupation militaire, une invasion de signes divers (coups de feu, coups de main, jeeps, assassinats, couvre-feu) que le jeune Youssef s'efforce de neutraliser. Plus que les diverses péripéties du récit, ce qui compte avant tout ici, avec sa troublante envolée finale dans l'orangerie qui représente un hom-



mage à la vie, même dans la mort, c'est la dignité du point de vue, la profonde humanité du regard, qui illustre le désir légitime de redécouvrir la véritable nature des choses. ■

GILLES MARSOLAIS